

AU RISQUE DE LA TOPOLOGIE ET DE LA POÉSIE ELARGIR LA PSYCHANALYSE de MICHEL BOUSSEYROUX

Elargir a d'abord signifié « rendre sa liberté à quelqu'un » et, si ce sens d'élargir a disparu, il est bien possible que ceux qui ont lu ce livre l'aient retrouvé, ce qui n'est pas le moindre de ses mérites. Le risque que convoque le croisement, le nœud de la topologie et de la poésie se mesure tout le long de ce chemin qui serpente dans l'enseignement de Lacan et parmi ces fleurs à cueillir au passage que sont les grands auteurs de la logique, de la mathématique et de la poésie.

Antidogmatique, le livre de Michel Bousseyroux fait novation dans le champ psychanalytique, d'abord par le lien étroit qu'il serre entre l'expérience et la théorie, les théories. Et puis, « élargir » suppose ces allers-retours du savoir analytique à d'autres champs qui inscrivent la psychanalyse dans le monde, dans le lien social, plutôt qu'au firmament du savoir : le pari lancé au départ est gagné au terme de l'ouvrage.

J'ai eu la chance d'avoir à lire ce livre pour en écrire la Préface et je dois dire qu'elle s'est prolongée lors des lectures successives que j'ai pu en faire : le livre conjugue les méandres du chemin et l'enfoncement, la descente dans ce qu'il faut appeler « la mine » d'où extraire quelques pépites ; car ce livre est une mine, sur la dernière partie de l'enseignement de Lacan, certes pas la plus facile d'accès mais que plusieurs des chapitres rendent lisible, audible, et efficace quant à l'issue des cures. Mine également par la somme d'ouvertures qu'il propose dans les champs de la logique, de la mathématique, de la philosophie, de la littérature et de la poésie. La promenade studieuse va de découverte en découverte : découvertes logiques avec les conséquences tirées par Michel des formules de la sexualité et le centrage de l'action psychanalytique sur le Réel sexuel, le célèbre « Il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire » ; passage à partir de ces articulations logiques au champ borroméen : les effets sur la clinique, notamment celle des suppléances sont précisément démontrées ; s'ouvre alors l'espace du poème, connecté exactement au problème de la fin de l'analyse et donc de la passe.

J'insisterai sur un point : jamais l'auteur ne lâche la corde de l'analyse, de sa pratique, de ses préoccupations : témoignage de l'expérience d'un analyste, d'une expérience qui s'élargit, pas sans qu'il soit possible de mesurer le pas fait à chaque fois, l'ouverture que suscite telle relecture de l'analyse par Lacan d'un cas de Freud (l'Homme aux loups).

La lecture requiert de se laisser guider, prendre par la main de « l'ami dans la génération » comme dirait le poète russe Ossip Mandelstam, de se laisser conduire au fil des textes sur les allées du travail de Michel.

L'entrée se fait par l'examen des jouissances et la place que le Réel sexuel y occupe : c'est ce qui détermine la suite, les suites, qui se lisent comme examen des conséquences de ce Réel pour la clinique, la conduite des cures et leurs possibles issues.

Le volume de la partie clinique du livre témoigne de l'importance que l'auteur accorde à la clinique : révision de la paranoïa, relecture du cas de l'Homme aux loups, l'hallucination négative de Maupassant, la solution joycienne par le sinthome, la folie de Gödel et Cantor. Ces textes interrogent ce que Michel Bousseyroux appelle « la perte du borroméen », la manière dont le nœud que forme Réel, Symbolique et Imaginaire, supporté par le Nom du père, se défait... pour finalement se refaire, se renouer. Vous saisissez l'implication qu'emporte cette thèse dans le traitement de la psychose. De nouvelles suppléances sont par là mises en fonction : suppléances par le fantasme (l'homme aux loups), par l'inhibition

(Gödel), par l'angoisse, autant de modalités de réparation possible de la catastrophe subjective que provoque la forclusion. Autrement dit, il y a là des réponses apportées au nœud mal fait, défait, refait mais qui peut au cours de la vie du sujet lâcher à nouveau. Il s'en déduit une conception dirai-je positive de la psychose, qui ne se limite pas à la suppléance par le sinthome. Le parcours clinique du livre donne occasion de nous réjouir ; nous, les psychanalystes qui ne reculent pas devant la psychose et sa face mortelle.

Cette théorie développée de la suppléance, culmine avec le texte intitulé « Plus loin que l'inconscient, 4 5 6 ». Elle va de pair avec l'abord de la question de la nomination : il s'agit de nommer ce Réel, il s'agit de parer à la carence du Nom (du père), et le texte « Noms et renoms du père », par sa pluralisation fait valoir l'élargissement des possibilités que recèle un tel abord clinique.

Qu'à partir de cet apport sur la suppléance soit ré-examinée la question de la fin de l'analyse, quoi de plus logique puisque l'abord du Réel n'est pas pure étude théorique mais fondamentalement situé par Michel, à partir et dans l'expérience analytique, d'où les développements qui cherchent à en rendre compte. Et c'est pourquoi conjuguant la question de la terminaison de l'analyse, sa finitude possible avec la question du temps, du « temps qui presse », qui fait pression, qui convoque l'acte analytique dans sa dimension de hâte, cette finitude met en lumière un pluriel de fins. Et en toute logique encore, l'élargissement est atteint, effectif avec cette modalité nouvelle de fin que constitue la fin par le poème, fin qui s'ajoute à celles devenues classiques : la fin de l'analyse par la traversée du fantasme et la fin par l'identification au sinthome, fin par le Réel donc.

Avec le poème s'ouvre la dernière section du livre, écho fait à ce qu'on pourrait appeler « de grandes voix » : J. Lacan, P. Celan, M. Blanchot, F. Cheng. D'abord Lacan et le poème, son poème, qui décide de ce « modèle de passe » par le Réel, et puis deux textes qui font singulièrement résonner la rencontre de la psychanalyse et de la poésie :

- « La poésie d'après Auschwitz : Paul Celan : l'expérience du vrai trou ». Fatale pour Celan, elle est pour l'analyste condition de finitude de l'expérience.
- « La réponse de Maurice Blanchot : sa *Befindlichkeit* au Réel ». La *Befindlichkeit*, terme de Heidegger, c'est l'affect qui s'entend comme position éthique sur laquelle l'analyste se repère : affect de celui qui fait face au Réel et en répond.

Pour moi, ces deux textes sont des moments de grâce de la lecture, l'impact poétique qu'ils apportent, plus particulièrement celui sur Celan, dit quelque chose du rapport intime de l'auteur au poème, son poème, qui se détache de l'issue fatale celanienne pour laisser surgir un désir : désir de frayer un chemin dans l'expérience analytique doublé d'un désir d'écriture.

Je soutiendrai volontiers, d'autant plus facilement que ces deux textes m'en ont convaincu, qu'au terme de ces lectures qui disent l'évolution de la doctrine de l'interprétation et de la doctrine du Réel, la psychanalyse elle-même s'en trouve changée. Je ne saurai trop comment emporter aussi votre conviction, mais la lecture de ce livre ne peut pas laisser insensible un psychanalyste qui se réclame de l'enseignement de Lacan ; sans doute peut-elle l'intranquilliser, mais cette intranquillité nouvelle n'est-elle pas le signe de la réussite du pari du livre ? Le désir ne saurait être tranquille, et le désir de l'analyste pas plus, et c'est bien sur ce point que l'ouvrage interpelle à sa fin.

Il ne me semble pas exagéré de dire que ces deux textes sont à la fois forts et magnifiques, à eux seuls justifiant la patience requise pour parcourir le trajet qui y mène. Puissé-je vous avoir fait passer le désir de les lire, et au delà de vous solliciter à lire Paul Celan et Blanchot, lecture agrémentée du souffle médian que F. Cheng a su mettre en valeur

dans la poésie chinoise des Tang, ces trois auteurs se trouvant noués dans le livre par ce nom : « Là-quand ».

Je termine : l'expérience du vrai trou qui s'est soldée par l'issue malheureuse que l'on sait pour Celan se démontre dans ce livre pouvoir au contraire proposer une issue « heureuse » au terme d'un parcours analytique : exit de Dieu, athéisme, voire acthéisme ou rathéisme, pour dire que ce qui rate (le rapport sexuel), par la solution qui en émerge, fait ouverture, et dès lors l'expérience de la vie n'est plus tout à fait la même. Le parlêtre, comme l'a nommé Lacan, ré-ouvrant la question de l'être conditionné par le fait qu'il porte un dire au-delà de tout ce qui est dit ou écrit.

« Des libertés peuvent sortir de la clôture d'une expérience » disait Lacan, tôt dans son enseignement, pas sans que l'éthique analytique s'annonce « convertie au silence par l'avenue », l'avènement, « non de l'effroi mais du désir ». Aller à la rencontre avec un tel désir, le travail de Michel Bousseyroux le sollicite et nous y invite.

Si élargir la psychanalyse veut dire élargir au Réel, alors on peut s'avancer à dire ceci : le réel, celui du Lacan-poème, élargit la psychanalyse. A tout le moins, et c'est un des points vifs du livre, de ce Réel moins se défendre : c'est pour Celan comme pour Blanchot, et, rêvons un peu, pour chaque analysant, bien que sur un mode distinct, aller sur le chemin de l'impossible, remonter le fleuve vers la source du Dire.

Albert Nguyen